

## La traduction à vue instrument de formation

Irène V. Spilka

Volume 11, numéro 2, juin 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/010462ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/010462ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Spilka, I. V. (1966). La traduction à vue instrument de formation. *Meta*, 11(2), 43–45. <https://doi.org/10.7202/010462ar>

# LA TRADUCTION À VUE INSTRUMENT DE FORMATION

La *traduction à vue*, en anglais *ex tempore translation*, est une des formes que peut prendre l'interprétation simultanée quand, par exemple, on soumet à l'interprète un texte qu'il n'a jamais vu et qu'il doit débiter dans une langue différente, soit en s'adressant directement à son auditeur, soit en parlant dans un microphone.

Même si elle est relativement peu pratiquée dans les grandes conférences internationales, où l'on accorde souvent la préférence à l'interprétation documentée, il arrive pourtant là aussi que l'interprétation documentée soit en réalité une traduction à vue, car le texte proposé à l'interprète est rédigé en langue de départ. De toute façon, la traduction à vue mérite d'être enseignée tant pour sa valeur intrinsèque, puisqu'elle trouve à s'employer dans le cours habituel du travail d'un bureau de traduction et d'interprétation, que pour sa valeur de formation: elle donne en effet au traducteur aussi bien qu'à l'interprète des habitudes qui facilitent grandement son travail.

Le travail de traduction met en jeu des mécanismes nombreux: lecture, compréhension, mémoire, transposition, rédaction, écriture. Chacun de ceux-ci peut fonctionner avec plus ou moins de facilité et d'efficacité selon les dispositions naturelles du sujet, sa formation et ... ses mauvaises habitudes. Parce qu'il n'est pas pressé comme l'interprète, que le débit de l'orateur force à parler à une allure qui n'est pas la sienne, le traducteur peut prendre tout son temps devant le texte et la page vierge qui constituent son champ d'action. Aussi lui arrive-t-il de travailler si lentement que sa tâche lui semble excessivement lourde et que son rendement en est sensiblement diminué.

Pour lutter contre la lenteur et les autres vices de l'activité traductrice, il est bon de soumettre le futur traducteur à un entraînement spécial: lecture, rappel, improvisation rapides. Chacune de ces opérations correspond, en effet, à une composante de la traduction proprement dite. Or, l'enseignement de la traduction à vue fournit une excellente occasion de réussir la synthèse de ces trois opérations. Voici, brièvement exposée, la méthode que nous avons mise au point à l'Université de Montréal, dans le cadre des cours préparant à la Maîtrise en traduction.

\* \* \*

Les leçons ont lieu au laboratoire de langue où chaque étudiant dispose d'un magnétophone muni d'un microphone et d'une paire d'écouteurs: il est, en effet, tenu d'enregistrer sa traduction afin de l'écouter ensuite pour relever ses fautes et les corriger. Les écouteurs reliés à la table de contrôle permettent au professeur d'intervenir en cas de besoin: par exemple, lorsqu'un élève répète la même faute plusieurs fois, il risque de l'apprendre si bien qu'il aura ensuite du mal à s'en corriger; mieux vaut alors l'interrompre et le reprendre tout de suite.

Le texte à traduire<sup>1</sup> est d'abord dépouillé par le professeur qui dresse la liste des termes et expressions difficiles à comprendre ou à traduire. Les étudiants se préparent en cherchant, au cours de la semaine qui précède, la traduction probable des termes de la liste; bien entendu, les solutions sont nombreuses et il faut un effort assez considérable pour garder en mémoire tout le vocabulaire relatif au sujet choisi.

Le texte prévu est projeté sur un écran au moyen d'un projecteur appelé *Controlled Reader* qui débite le texte en tranches d'une ligne et le présente à une allure déterminée. Au début, soixante mots à la minute suffisent à tenir les traducteurs en haleine. On accélère graduellement et, suivant les groupes, on « plafonne » à cent soixante-quinze ou deux cents mots à la minute, maximum imposé par le fait que la lecture à haute voix ne peut guère être pratiquée plus rapidement sans risquer de devenir disgracieuse, sinon tout à fait inintelligible.

Au fur et à mesure que se déroule le film du texte, les étudiants, qui le voient pour la première fois, traduisent à haute voix et leur traduction est enregistrée par le magnétophone. Ensuite, le professeur demande un résumé du texte et pose quelques questions sur le sujet traité. Il est intéressant de noter qu'au début les élèves ne parviennent pas du tout à se rappeler ce qu'ils viennent de traduire: l'opération doit se faire automatiquement, presque inconsciemment, comme c'est le cas pour la transmission des messages en code Morse. Graduellement la mémoire s'affermie et le texte traduit peut être rappelé dans sa presque totalité: on voit l'avantage d'un tel exercice pour préparer à l'interprétation consécutive.

La leçon finie, les étudiants ont un « devoir » à faire. Ils doivent écouter l'enregistrement de leur traduction et corriger leurs fautes, anglicismes, solécismes, impropriétés, etc.; ils doivent aussi noter les défauts de leur voix et de leur diction, puis s'efforcer de les corriger par des exercices appropriés.

Les avantages de la méthode sont évidents. Elle enseigne d'abord à lire avec attention et rapidité; les retours en arrière étant rendus impossibles par la projection unilinéaire, il devient nécessaire de se concentrer sur les mots qu'on a sous les yeux, sans jeter des coups d'œil distraits à gauche et à droite du texte (ce qui se produit régulièrement dans la lecture en pleine page); il faut également s'habituer à lire à une allure soutenue, car le projecteur déroule son film à une vitesse continue.

La traduction à vue ainsi pratiquée exige en outre un effort de mémoire considérable. Mémoire lointaine d'abord: il faut réunir dans son esprit et retenir

1. Les films et les textes utilisés au cours de cette expérience ont été gracieusement fournis par la maison Educational Developmental Laboratories, Huntington, N.Y., qui est l'inventeur du projecteur *Controlled Reader* prêté par l'Ecole d'optométrie de l'Université de Montréal.

pendant un certain temps un grand nombre de mots relatifs à un sujet donné; mémoire prochaine ensuite, puisqu'il est nécessaire de faire jaillir le mot (ou l'expression) désiré au moment précis où son équivalent en langue étrangère apparaît sur l'écran. C'est au cours de cette partie de l'exercice que se créent les automatismes qui seront si utiles, par la suite, au traducteur et à l'interprète. Le fait d'avoir à penser en français en voyant un mot écrit en anglais s'oppose à l'habitude, acquise très tôt à l'école, de lire en égrenant les mots comme les grains d'un chapelet, sans chercher à saisir le sens global de la phrase. Comme, de surcroît, les mots ne se présentent pas dans le même ordre en anglais et en français, l'élève se voit forcé de retarder la vocalisation de sa lecture et de sa traduction jusqu'à ce qu'il soit en possession d'un nombre d'éléments suffisant pour livrer un sens.

Enfin, notre méthode est l'occasion d'un exercice de composition orale très voisin de l'improvisation. Comme dans l'interprétation où l'orateur continue à parler quoi que fasse l'interprète, dans le cas présent le film se déroule automatiquement sans possibilité d'arrêt ni de retour en arrière. L'étudiant doit donc continuer la phrase commencée sans la reprendre, sous peine de perdre du terrain et de ne pouvoir rattraper son texte. Il est ainsi contraint de recourir aux diverses tournures du style parlé pour enchaîner et lier les éléments déjà énoncés de manière à en faire des phrases compréhensibles. C'est ici que l'écoute subséquente rend les plus grands services: les fautes de logique sautent aux yeux, les mauvaises habitudes personnelles se révèlent de façon évidente et il devient possible de les corriger.

Ajoutons que le cours de traduction à vue, semblable en cela à tous les autres cours de traduction, ne prend sa pleine valeur que si l'on a soin d'offrir aux étudiants des textes traitant des sujets les plus variés. Il devient alors l'occasion d'enrichir son vocabulaire et d'assouplir sa syntaxe.

La méthode pédagogique que nous venons d'évoquer remplace une ancienne façon de faire qui avait sur la nouvelle l'avantage de l'économie, puisqu'elle n'entraînait d'autre dépense que celle d'un abonnement collectif à quelque revue d'actualité américaine (pour s'assurer une provision de textes variés et toujours récents). Les résultats obtenus justifient-ils les dépenses inhérentes à l'application de la méthode nouvelle? Nous le croyons. Jamais, en effet, les étudiants n'ont manifesté tant d'enthousiasme pour le cours de traduction à vue. Ils ont même demandé qu'on leur permette de venir travailler seuls « avec la machine » pendant leurs périodes libres. Mais c'est dans la qualité de leurs travaux écrits que les progrès se manifestent avec le plus d'évidence. Non seulement le vocabulaire est plus riche, plus nuancé, mais la phrase s'est assouplie, a acquis une spontanéité qui semble bien provenir du contrôle de la rédaction par l'élocution. Cela n'a sans doute rien d'étonnant. Il est depuis longtemps axiomatique, en matière d'enseignement des langues modernes, que l'on doit enseigner à parler avant d'écrire; le même principe ne s'appliquerait-il pas à l'enseignement de la traduction, c'est-à-dire qu'il faut savoir interpréter avant d'apprendre à traduire? Il y a là matière à réflexion et à de nouvelles recherches.

IRÈNE SPILKA  
*Département de linguistique*  
*Université de Montréal*